

On idée à Monsu dè Motéré

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **27 (1889)**

Heft 28

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-191129>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

femme de garde-robe qui lui apportait sa chemise ; puis c'était le bain, les petites audiencés données depuis le lit royal, la toilette de présentation à midi, l'addition de la messe, le dîner, au milieu de valets hypocrites ou de courtisans hostiles, et ainsi de suite jusqu'au lever des premières étoiles.

La reine n'était pas encore mère, elle désespérait de l'être jamais, elle savait du reste que le jour de la délivrance elle serait moins libre que la dernière des serves du royaume et que la cour et une partie du peuple envahiraient la chambre, avec de faux cris de joie, pour constater l'identité de l'enfant royal et se rendre compte de ses maternelles douleurs.

Mme de Noailles et Mme de Marsan étaient parmi les plus féroces gardiennes de l'étiquette royale ; leur compagnie était pour Marie-Antoinette une fêrule perpétuelle et leurs conseils un éternel supplice. Quant au roi, tempérament engourdi, âme sans essor, il n'avait pas encore vibré au contact de cette fraîche et vive créature qui mêlait à ses grâces natives de fille de haute race les séductions pénétrantes de ses cheveux blonds, de ses traits fins, de ses yeux bleus, de ses petits pieds, de sa main potelée, de sa carnation rose et délicate.

L'innocence absolue est, je crois, une des raretés de ce monde ; certes la reine était pure ; vivant en liberté, elle aurait gardé encore plus de candeurs et de sourires, mais au contact de cette cour tyrannique qui ne lui permettait pas de s'épanouir, de vivre et de rêver à l'aise, elle commença à sentir les aiguillons de la révolte ; de vives colères lui traversaient l'âme, ou bien des pleurs, vite dissimulés, troublaient ses yeux.

Une petite Bretonne, Marthe, qui comptait parmi ses femmes de garde-robe, semblait comprendre les soucis de Marie-Antoinette ; l'étiquette lui défendait de parler à la reine, mais ses regards, doucement pitoyables et levés tristement vers sa maîtresse, disaient assez une âme compatissante. La reine sentit qu'elle pouvait se fier à cette enfant mieux qu'à ses amis de la cour ; et dès lors ce fut entre elles une quasi-amitié ; la nature rapprochait ces deux jeunes femmes vibrantes et joyeuses, malgré les rigueurs de l'étiquette et l'abîme officiel qui devait séparer la reine de France d'une servante obscure.

Un soir d'hiver, après un souper lourd d'ennui et de cérémonial, la reine fit venir Marthe dans sa chambre et lui dit vivement :

— Ce soir, à dix heures, il faut me faire tenir prêt, secrètement, un fiacre, et m'accompagner à Paris.

Marthe n'avait pas à opposer d'objection, elle inclina la tête en signe d'assentiment et se retira.

Deux heures après, pendant que le vent soufflait dans les arbres de Trianon désert et que tout semblait dormir dans les pavillons, la reine et Marthe sortaient par une des petites portes du parc et montaient prestement dans un fiacre. Le cocher croyait conduire deux des chambrières en bonne fortune.

La nuit était tiède, obscure, et des gouttes de pluie s'écrasaient sur les vitres tremblantes de la voiture qui roulait au galop.

— Tu sais où nous allons ? dit la reine.

— J'ignore tout, Majesté !

— J'ai ici deux costumes de dominos que nous allons revêtir avant d'entrer à Paris. Nous nous rendons au bal de l'Opéra.

Marthe poussa une exclamation de surprise.

— Tu es scandalisée ? reprit la reine. Mais tu dois comprendre que j'ai besoin parfois d'une autre vie que celle de Trianon. Une reine est femme après tout, et, sans songer à mal faire, je crois bien avoir le droit de m'accorder le plaisir que ne se refusent point les bourgeois de Paris. Je sais que tu es fidèle et discrète : c'est pourquoi je t'emmène avec moi.

— Votre Majesté peut être sûre de moi, mais si le roi venait chez vous et qu'il ne vous trouvât point !

— Oh ! le roi, fit-elle avec une mélancolie mêlée d'ironie, ce serait un grand hasard s'il se dérangeait pour moi, et à pareille heure !

La reine, qui devait se donner plus tard l'illusion d'un village à Trianon en y créant une laiterie, un presbytère et une ferme, estimait naturel de rechercher les simples amusements de tous, et de demander au tumulte désordonné du bal de l'Opéra l'oubli des pompes royales et des sagesse de commande.

Marthe tremblait pour la reine.

— Les masques sont-ils assez épais ? fit-elle timidement.

— Oh ! oui, fit Marie-Antoinette en riant, et les dominos très amples. On nous prendra pour de petites fleuristes.

— Espérons-le !

On arriva bientôt aux barrières et quelques instants après, par une pluie battante, à la seconde salle du Palais-Royal, qui servait alors aux représentations et aux bals de l'Opéra.

Masquées, bien enveloppées dans leurs dominos, et un peu tremblantes, les deux femmes firent leur entrée dans la salle, déjà bariolée de Turcs, d'Arlequins, de Colombines, de Pierrots et de Polichinelles, et illuminée de plusieurs lustres.

L'orchestre menait grand train et les quadrilles émoustaillaient tout ce monde multicolore qui s'agitait, tempêtait et se mouvait comme une houle.

Autour des danseurs, dans la foule, un Turc disait de grosses fadeurs à une Colombine, un Polichinelle grognait de tendres aveux à une Pierrette moqueuse et un Arlequin, penché en avant, les bras derrière le dos, avec sa batte aux doigts, voulait absolument entraîner vers la danse une fausse marquise qui faisait des mines de grande dame. L'Arlequin finit par lui dire en la saisissant par la taille :

— Allons ! hop ! je t'enlève, ma reine !

Il détacha les deux mots avec ironie.

Marie-Antoinette tressaillit ; mais tout ce tumulte l'amusa beaucoup. Elle riait comme une enfant des lazzi semés sur ses

pas ; Marthe au contraire tremblait de peur et murmurait :

— Quelle imprudence !

(A suivre.)

On idée à Monsu dè Motéré.

L'est bin bon d'avâi dâi z'idées ; mâ quand on ein a, adé est-te que faut que le séyont bounès.

Lè z'affèrès à Monsu dè Matan allà-vont mau. Ne sé pas se l'avâi cauchena à bin se l'avâi miquemaquâ avoué dâi bracaillons ; mâ tantia que lo protieureu et l'hussier-exploitant lâi fasont soveint dâi vesitès, et que l'étâi ein trein dè fèrè lo betetiù. Cein ne manqua pas, ye fe bo et bin décret ; et on bio dzo, lâi eut on eincan dè tot son trafi.

L'avâi on appliâ que fasâi einviâ à ti lè z'amateu dè tsévau, et clliâo qu'étiont dein la cavaléri sè sariont bin cozu iena dè clliâo cavalès po monture. Assebin lo dzo de la misa lâi eut gaillâ dè mondo po vairè misâ.

Permi clliâo à quoui clliâo tsévau ariont convegnu, lâi avâi lo tsatellan dè Motéré, qu'avâi prâo mounia, kâ l'avâi z'u on gros bin dâo coté dè sa fenna ; et qu'avâi adé bisquâ dè vairè passâ l'appliâ à Monsu dè Matan. Sè peinsâ que lai faillâi clliâo tsévau coute qui coute, et coumeint ne voliâvè pas que sâi de d'allâ li mémo mettrè à la misa, ye baillâ la coumechon à n'on notéro en lâi deseint que poivè pi mettrè tant que voudrâi, poru que l'aussè l'échute.

Monsu dè Motéré n'avâi pas einveintâ la pudra ; mâ tot parâi l'avâi dâi z'idées à li, et vaitse cein que ruminâ : Po ètrè pe su d'avâi lè tsévau, ye sè peinsâ que farâi petètrè bin dè derè onco à cauquon d'autro d'allâ assebin à la misa, et de mettrè assebin. — « Sarâi bin la nortse, se sè peinsâvè, se avoué dou compagnons po misâ ne pu pas avâi l'échute ». Et sè peinsâ onco dè ne pas lâo z'ein pipâ on mot, po ne pas que sè pouésont refiâ l'on su l'autro. Et ne parlâ pas non plie à sa fenna dè cllia malice que l'avâi ruminâ tot solet.

Lo dzo dè l'eincan arrevâ, quand l'est qu'on eut met ein misa lè tsevau, tsacon mettâi ; mâ quand furont montâ à n'on certain prix, tot lo mondo sè câisâ hormi le dou lulus à Monsu dè Motéré, que ne sè cognessont quasu pas et que sè mettiont dâi cent francs l'on su l'autro coumeint se l'aviont dâi carrièrès dè dzaunets, que lè z'atrès dzeins sè desont : clliâo gaillâ sont fous !

A la fin, portant, lo notéro bastâ ; sè peinsâ que ne faillâi pas fèrè 'na folèrâ ; et l'hussier, après avâi criâ trâi iadzo, baillâ l'échute à l'autro.

Stu compagnon, on iadzo que l'eut l'échute, dit por quoui l'étai, tracé tsi Monsu de Motéré, et lai fâ que l'avâi bin z'u dâo mau de lè z'avâi, po cein que y'avâi à la misa on tsancro de gaillâ qu'avâi fé montâ eiliâo tsévaux à n'on prix de fou, et que sein cein, lè z'arâi z'u à prâo bon compto.

A cé momeint, lo notéro arrêvé as sebin, tot capot.

— Vouaiquie-lo cé l'hommo que m'a fé misâ lè tsévaux quatre iadzo mé que ne vaillont ! se fe lo gaillâ à Monsu de Motéré.

— Eh ! tè bombardâi lo comerce, se fe Monsu de Motéré, que ve que sa malice n'étâi que 'na bedanéri de gros fou ; n'avé pas peinsâ à cein !....

Et l'est dinsé que n'est pas lo tot d'avâi on idée ; faut que le sâi bouna.

Laisse-toi appeler Sadi !

Sous ce titre, un journal français, le *Bavard*, publie une amusante boutade, toute d'imagination, cela va sans dire. Pour en bien saisir le sens, rappelons que les prénoms de M. le président de la République française sont : *Marie-François-Sadi*, et que jusqu'au moment où il fut appelé au poste éminent qu'il occupe, il n'était connu que sous le nom de Sadi Carnot.

Ce fut en mémoire de son oncle, Sadi Carnot, fils aîné du grand Carnot, qu'il reçut ce prénom de Sadi, pour lequel l'organisateur de la victoire avait de la prédilection, « parce qu'il rappelait à son esprit des idées de sagesse et de poésie. »

La scène se passe à l'Elysée, entre M. et M^{me} Carnot :

M^{me} Carnot (mélancolique). — Je ne suis pas contente !...

M. Carnot. — Qu'est-ce qui te chagrine, ma chérie?... Est-ce que tu trouves que je voyage un peu trop !..

M^{me} Carnot. — Oh non, ce n'est pas cela du tout !

M. Carnot. — Eh bien, voyons, explique-toi !...

M^{me} Carnot. — Ce qui me chagrine, c'est que tu aies renoncé à te laisser appeler Sadi...

M. Carnot. — Tiens, et pourquoi donc ?

M^{me} Carnot. — Parce qu'il y a plus d'un Carnot... à la foire !... En d'autres termes, j'ai découvert dans le Bottin une foule de gens qui portent le même nom que toi...

M. Carnot. — C'est leur droit !... On ne peut pas les en empêcher...

M^{me} Carnot. — Je ne dis pas le contraire. Mais ce n'en est pas moins très ennuyeux ! Ainsi je trouve dans le Bottin un Carnot qui est « fabricant de verres noircis pour éclipses » ; un autre Carnot qui est « réparateur

de Clyso » ; un troisième Carnot qui est à la tête d'une agence matrimoniale ; un quatrième Carnot qui est « découpeur de crêtes de coq »...

M. Carnot. — Eh bien, après ? Qu'est-ce que ça peut nous faire ?...

M^{me} Carnot. — L'autre jour à Marseille, le tribunal correctionnel a jugé un nègre du nom de Carnot...

M. Carnot. — Impossible de confondre ! Je ne suis pas nègre !...

M^{me} Carnot. — Oui, mais à distance, on ne peut pas savoir...

M. Carnot. — Ce ne sont là que des craintes puérides !...

M^{me} Carnot. — Je ne suis pas de cet avis !... Il y a pour toi une question de dignité... Il ne faudrait pas, par exemple, qu'une lettre adressée au président de la République allât s'égarer chez M. Carnot, *noircisseur de verres pour éclipses*...

M. Carnot. — Mais c'est impossible !

M^{me} Carnot. — Comme on voit que tu ne connais pas l'administration des Postes ! Elle se trompe presque à chaque instant !...

M. Carnot. — C'est fâcheux ! mais je le répète, il n'y a rien là qui puisse me blesser...

M^{me} Carnot. — Il n'en est pas moins vrai que toutes ces méprises sont des plus regrettables !...

M. Carnot. — Regrettables ?... Mon Dieu, c'est possible... Mais...

M^{me} Carnot. — Il serait pourtant si facile de les empêcher !... Consens à ce qu'on t'appelle de nouveau Sadi. Tu verras que toutes ces erreurs auront un terme !...

M. Carnot. — C'est drôle, ça m'embête ! J'aime mieux Carnot tout court que Sadi-Carnot !...

M^{me} Carnot (avec calinerie). — Je t'en prie, laisse-toi appeler Sadi ! Si tu ne le fais pas pour toi, fais-le au moins pour ta famille... et pour la République !... N'est-ce pas, mon petit Sadi ?... C'est entendu !

M. Carnot (importuné). — Ça va bien ! Appelle-moi Sadi, si ça te plaît !...

M^{me} Carnot (l'embrassant). — Je n'attendais pas moins, mon cher ami, de ta clairvoyance et de ton amabilité !... (*Sortant*). Je vais donner l'ordre au personnel de l'Elysée pour qu'il t'appelle de nouveau M. Sadi-Carnot ! (*A part*). C'était humiliant, à la fin, d'être confondu avec tous les Carnot qui encombrèrent le Bottin !...

Livraison de juin de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE : La Plata et ses récentes extensions, V. de Floriant. — Jones de Chicago, Nouvelle, Henri Gaullieu. — Le crédit agricole coopératif, Constant Bodenheimer. — Au nord de l'Irlande. Notes de voyage, par Théod. Chapuis. — Les ouvriers en Russie, Alexandre Herzen.

— La crémation. Histoire, technique, hygiène, Edouard Lullin. — Le mouvement littéraire en Italie, Edouard Rod. — Chroniques parisiennes, anglaise, russe, suisse politique. — Bulletin littéraire et bibliographique. — Bureau chez M. George Bridel à Lausanne.

La réponse à la question posée samedi est : *24 membres*. Ont répondu juste MM. A. Guignard, Villars-Bramard ; Bastian, Lutry ; Grillet, St-Imier ; Grillet Territet ; Jolliet, Bulle ; Orange, Genève Durussel et Marion, Lausanne ; Bastian Forel. — Pas de prime.

Les primes en retard sont expédiées aujourd'hui.

Problème.

Proposé par M. F. Truan, à Aubonne. Deux sommes se montant ensemble à 9240 fr. et placées à un taux différent, produisent le même intérêt annuel. On sait que l'intérêt de la première somme, placée au 2^{me} taux, serait de fr. 157,50, et que celui de la deuxième somme placée au 1^{er} taux serait de fr. 226,80. Trouver les deux sommes et les deux taux.

Prime: Un objet de poche.

Boutades.

Voici un joli tour de voleur.

La scène se passe à la brume, dans une maison isolée, au rez-de-chaussée.

— Pan ! pan ! pan !

— Entrez, dit une voix de femme. Un homme d'assez mauvaise mine se montre sur le seuil.

— M. Pélicaud est-il à la maison ? demande-t-il.

— Non, mais il rentrera dans un petit quart d'heure. Veuillez prendre une chaise.

— Volontiers.

L'homme entre, examine attentivement les chaises, jette la meilleure sur son épaule, et sort.

On ne l'a plus revu.

— Savez-vous comment on appelle l'allée des Champs-Elysées où, de trois à six heures de l'après-midi, se prélassent tant de nourrices et de bonnes d'enfants ?

— Eh bien, pour Paris, c'est la *voie lactée*.

Un quatrain à repasser un peu à tout le monde.

Si je régnaï un jour en maître,
De Paris jusqu'à Landernau,
Vite au violon je ferais mettre
Ceux qui se mettent au piano.

L. MONNET.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes. Encaissement de coupons. Recouvrements.

Ch. BORNAND, Successeur de J. Guilloud,
4, rue Pépinet, LAUSANNE

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOU-HOWARD.